



ZHANG Guixing
**LA TRAVERSÉE
DES SANGLIERS**



Éditions Picquier

ZHANG Guixing

LA TRAVERSÉE
DES SANGLIERS

Roman traduit du chinois (Taiwan)
par Pierre-Mong Lim



Éditions Picquier

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DU MINISTÈRE DE LA CULTURE,
RÉPUBLIQUE DE CHINE, TAIWAN

La traduction a bénéficié du soutien du :

Fonds SYLVIE GENTIL



Soutenir les traducteurs littéraires de langue chinoise
vers le français

Titre original: *Yezhu duhe*

© 2018, Zhang Guixing

Originally published in Complex Chinese by Linking Publishing Co.,
Ltd. in Taiwan

Published by arrangement with Linking Publishing Co., Ltd., through
Ailbert Cultural Company Limited

All rights reserved

© 2022, Editions Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

En couverture: © Walton Ford / Kasmin Gallery

Walton Ford, Rhyndacus, 2014, Watercolor, gouache and ink on paper,
119 1/4 x 60 1/4 inches, 302,9 x 153 cm

Image courtesy of the artist and Kasmin Gallery

Conception graphique: Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1573-6

PRÉFACE

Le lecteur, après avoir déambulé entre les rayonnages de la librairie ou de la bibliothèque, tel un honnête citoyen dans les rues de la République mondiale des Lettres, ne se doute peut-être pas encore que la lecture du roman qu'il tient entre les mains a le pouvoir de modifier la physionomie des rayons qui l'entourent, d'ouvrir pour lui un nouveau passage, débouchant sur une jungle, dans cet espace mondial partagé, et d'unifier un peu plus sous une bannière indépendante notre chose publique, publiée, que sont les romans lus, écrits, traduits.

La Traversée des sangliers de Zhang Guixing constitue en effet l'aboutissement contemporain d'un processus d'émancipation d'une littérature en chinois qui nous oblige à revoir les catégories avec lesquelles nous opérons habituellement – celles qui nous font paresseusement superposer à l'intérieur du mot « chinois » une langue, un pays et un peuple (si une telle chose existe). Autrement dit, aux quelques taricheutes que nous voyons prêts à s'avancer, dont les mains fatales ont embaumé tant de quatrains de poètes de l'époque des Tang, le *Rêve dans le Pavillon Rouge* ou encore, au hasard, les romans d'un Mo Yan, déclarons tout net : laissez donc là vos bandelettes couvertes de moisissures qui ont déjà asphyxié tant de malheureux

lecteurs et lectrices, retournez à votre momie qu'est « la littérature chinoise » !

Mais alors, me dira notre lecteur, nous qui voulons bien respirer un air sain plutôt que celui des cryptes, comment situer cet écrivain sino-malais, exilé à Taiwan, qui a écrit en mandarin un roman dont l'action tout entière se déroule à Bornéo pendant la seconde guerre mondiale ? Avant de le jeter dans le grand bain de la littérature du monde entier, ne faudrait-il pas en comprendre le parcours, raconter son histoire ? Il est vrai, et pour ce faire nous pouvons tenter d'exposer ici, dans ses grandes lignes, le processus au cours duquel une littérature écrite en chinois est née à l'extérieur de la Chine moderne, s'est ancrée dans différents pays, est passée par l'épreuve de l'exil, pour se singulariser enfin à travers de puissants auteurs, dont Zhang Guixing, qui en incarnent l'aboutissement et le dépassement.

*

Prenons pour point de départ un exemple tiré du présent roman : dans ce village au nord de Bornéo, dans les années 1930, la jeune tenancière du café *Chez Lolo Brioche* se plonge à ses heures perdues dans la lecture d'un journal en chinois. Quand elle tombe sur des caractères qui lui sont inconnus, elle saisit au collet son remuant garçon pour qu'il vienne l'aider à les déchiffrer ; c'est que l'enfant a été envoyé à l'école chinoise du village et aux cours de l'écrivain public, Maître Hsiao, lettré échoué dans les mers du Sud. Et quand, aux heures fiévreuses du café, trois hommes venus de Java provoquent une mémorable bagarre, deux camps se forment : d'un côté les immigrés chinois du village (chasseurs, mineurs, bûcherons, cyclopousses) et de l'autre, les ouvriers javanais venus travailler sur la plateforme pétrolière. Là

on parle, puis on s'invective et on finit par hurler dans beaucoup de langues, en teochew, en minnan, en hakka, en cantonais, en mandarin, en malais, en tamoul... A l'intérieur de l'espace réduit de ce café, apparaissent successivement, pris dans la pâte narrative, les éléments essentiels qui ont contribué, à un certain moment de l'Histoire, à la naissance d'une littérature sinophone du dehors : le journal, la langue d'imprimerie et l'éducation moderne, les migrations de masse, le communautarisme ethnique.

Ces éléments, on le sait, entrent dans la composition de ce que Benedict Anderson a appelé l'« imaginaire national¹ », lequel, en Chine, commence à se former vers la fin du XIX^e siècle, au moment où la vieille dynastie des Tsing, et la vision du monde surannée sur laquelle elle reposait, vont s'effondrer. Au milieu de ce chaos, un phénomène doit retenir notre attention : c'est la migration de masse depuis les régions du Sud dévastées. Nombreux sont ceux qui vont être embarqués, de gré ou de force, à bord de bateaux (l'invention du vapeur donne à ce mouvement migratoire une ampleur inédite) vers l'Asie du Sud-Est, où ils trouvent un débouché notamment dans les plantations d'hévéas et les mines d'étain². Mais les *Celestials*, comme on les appelait alors, constituent des groupes vulnérables, privés de tout recours, parce qu'ils ne sont protégés par aucun statut juridique international. En effet, il nous faut rappeler que tout au long de son histoire, l'Empire n'a jamais accordé de reconnaissance

1. Benedict Anderson, *L'Imaginaire national*, La Découverte, Paris, 2002 [1983].

2. Précisons ici que la migration ne se limite pas à l'Asie du Sud-Est : de nombreux sujet impériaux partent, bien entendu pour les Etats-Unis, mais aussi pour l'Amérique du Sud et les Caraïbes où l'abolition de l'esclavage a provoqué une pénurie de main-d'œuvre dans les champs de cannes à sucre. L'héritage de ce phénomène migratoire à l'échelle globale est bien une diversité de cultures sinophones intégrées à l'histoire mondiale moderne.

à ceux de ses sujets sortis hors de ses marches sans sa permission – car il était bien « tout ce qui existe sous le Ciel » –, qu’il leur interdisait le retour et, le cas échéant, le punissait des peines les plus lourdes. Ainsi, il faut bien mesurer la nouveauté du phénomène quand, à partir des traités consécutifs à la première guerre de l’opium (Nankin en 1842, Tianjin en 1858, Shimonoseki en 1895), le pouvoir central impérial ouvre ses ports, crée des consulats et reconnaît officiellement des sujets libres de se déplacer au-delà de ses frontières. Bientôt, ils ne seront plus qualifiés de fuyards, de traîtres ou de vagabonds, mais désignés par un néologisme : « Chinois résidant temporairement à l’étranger » (*hua-ch’iao*), lesquels vont former la nouvelle communauté imaginée des Chinois d’outre-mer.

En ces temps de bouleversement, la langue – et donc la littérature – va elle aussi être réinventée. Sur le Continent, pendant toute la première moitié du XX^e siècle, les idées linguistiques des réformateurs de la fin de l’Empire, puis des modernisateurs de l’époque républicaine et des révolutionnaires communistes, tournent toutes autour d’un vernaculaire qui viendrait remplacer l’ancienne langue classique et permettrait la coïncidence entre une langue et une conscience nationale. La « révolution littéraire » issue du Mouvement du 4 mai 1919 cristallise en quelque sorte ce moment, en prônant l’usage de la langue vulgaire (*bai hua*), un parler où le chinois serait la langue des « tireurs de pousse-pousse et des vendeurs de lait de soja » – un peu comme le français des crocheteurs du Port-au-Foin devait être celui des défenseurs de la langue françoise. L’étroite perspective sino-centrique, réduite au Continent, a souvent omis de considérer que ces nouvelles idées à propos de la langue nationale allaient se diffuser dans les communautés d’outre-mer. Ainsi par exemple, le Mouvement du 4 mai initié à Pékin trouve un

écho retentissant, dès octobre 1919, dans un journal créé à Singapour, *Le Quotidien du peuple* (*Kok Min Jit Pao*), lequel annonce la parution d'un supplément littéraire qui entend inscrire ses pas dans ceux des modernisateurs et annonce un mouvement similaire dans les mers du Sud.

Dans toute la région, et en particulier dans la Malaya britannique¹, on assiste au scénario archétypal de la construction d'une identification nationale « longue distance » (pour reprendre une autre expression d'Anderson), suivant lequel une langue vernaculaire porteuse de cette conscience se dissémine à travers les journaux, d'abord parmi une petite élite éduquée. Puis, à mesure que les écoles chinoises se multiplient, où les premiers migrants, souvent illettrés et groupés selon leurs langues régionales, envoient leur progéniture, l'usage de la langue standard se répand et rassemble sous elle un ensemble hétérogène. En outre, l'essor de la presse reste particulièrement important pour le développement de cette nouvelle littérature, pendant un demi-siècle c'est dans les pages des journaux que s'élabore toute la production littéraire sinophone.

Ce bref rappel historique permet d'abord, très simplement, de comprendre pourquoi, à Johor comme à Canton, on a pu lire et écrire dans une même langue en croyant appartenir à une communauté de même nature, déclinée ensuite en divers particularismes. De même, la naissance de ce nationalisme longue distance va permettre de comprendre les orientations et contradictions de ceux qui, depuis leur position extérieure, ont tenté d'écrire dans l'idiome institué langue nationale.

1. La Malaya britannique était un patchwork fort hétéroclite, formé par les colonies du Détroit : Singapour, Penang et Malacca, les Etats fédérés et les Etats non fédérés. Pour simplifier, nous employons ici Malaya pour désigner les territoires sous domination coloniale, et Malaisie pour désigner l'Etat-nation indépendant postcolonial.

Tout d'abord, cette préoccupation nationale, voire nationaliste, informe l'une des deux grandes tendances qui caractérisent la littérature sinophone de la Malaya. Les premiers auteurs fraîchement débarqués gardent les yeux rivés à la Chine et, jusqu'en 1925, l'ensemble de la production littéraire n'est qu'une assez fade copie des tendances du centre, représenté par Pékin et Shanghai. Il y aura toujours, au moins jusque dans les années qui précèdent l'indépendance de la Malaisie en 1963, un courant littéraire qui se veut littérature d'expatriés. Mais d'un autre côté, comme en réaction, une seconde tendance se dessine : à partir de 1925, des manifestes et des œuvres apparaissent, qui revendiquent leur ancrage local, de jeunes auteurs, certains nés sur place, veulent raconter le périple de la migration, les dures conditions de vie dans les plantations, les luxuriances du paysage tropical, introduire des termes des dialectes et langues locales, et vont même jusqu'à traduire des chants populaires malais. Une littérature écrite en chinois sans plus de lien avec la Chine, propre aux mers du Sud, et plus précisément à la Malaya, est en train de naître. En termes de style, on remarquera cependant que l'une et l'autre tendance partagent une même croyance dans les vertus du réalisme, même chez les tenants de la couleur locale, pour qui la littérature doit être un miroir au fidèle reflet promené le long des routes malaisiennes.

Cette esquisse des premiers temps ne serait pas complète – surtout pour expliquer la toile de fond historique de *La Traversée des sangliers* – si nous ne rappelions pas qu'en 1937, le début de la guerre sino-japonaise sur le Continent suscite une fièvre patriotique dans les communautés chinoises des colonies britanniques de la région. En ce sens, avant même l'arrivée des troupes de l'armée impériale japonaise sur le sol malais, une bonne partie de la littérature sinophone de cette époque est déjà en guerre ; aux slogans et aux mouvements continentaux qui appellent au sauvetage de

la nation, elle fait écho en produisant une « littérature de résistance » à travers le théâtre, la poésie, le roman. Mais en 1941, l'invasion effective et l'occupation de la Malaya par le Japon portent un coup d'arrêt brutal à toute expression littéraire sinophone.

Celle-ci ne reprendra qu'après la fin du conflit mondial. Mais dans un contexte où se pose désormais la question de l'indépendance coloniale, un nouvel événement de nature politique va venir perturber cette reprise littéraire, même si les deux grandes tendances observées réapparaissent. En 1948, suite à l'insurrection de factions communistes, l'état d'urgence est déclaré et se prolonge plus de dix années, durant lesquelles une guerre ouverte oppose les autorités malaises, soutenues par la puissance coloniale britannique, au Parti communiste de Malaisie, composé presque entièrement de Sino-Malais. En Chine, la victoire du Parti communiste en 1949 contribue à accentuer un peu plus l'amalgame entre identité ethnique, idéologique et politique, longtemps nourri par l'identification nationale à distance dont nous avons parlé. Cet épisode restera, dans le processus de construction de la nation malaisienne postcoloniale, le « péché originel des Chinois de Malaisie », selon le mot de Ng Kim Chew. En effet, quelques années plus tard, en 1969, sept ans après l'indépendance de la Malaisie, la Nouvelle Politique Economique et la Politique de Culture Nationale relèguent les Malaisiens d'origine chinoise à une citoyenneté de seconde zone, et refusent la reconnaissance nationale à toute expression culturelle en chinois.

Ainsi, quand Zhang Guixing naît en 1956 à Bornéo, dans un pays postcolonial en voie de formation¹, il appartient à ce que l'on appellerait aujourd'hui une

1. La fédération de Malaya, restreinte à quelques Etats, déclara son indépendance en 1957, puis en 1963 la Malaisie vit le jour en intégrant notamment Sarawak.

minorité ethnique, dont la littérature, qui n'a pas quarante ans, est en passe d'être ostracisée, parce qu'à ce stade de formation des Etats-nations, toute littérature ne peut être conçue qu'à partir de la superposition d'une langue, d'un peuple et de sa terre.

Cependant, ce que nous avons appelé le nationalisme chinois « longue distance » va produire un autre effet, depuis Taiwan cette fois, asile de la littérature sinophone de Malaisie. Le Kuomintang, le parti qui s'est réfugié sur l'île après sa défaite, développe dans les années 1960 une politique nationaliste destinée à promouvoir l'éducation de ceux qu'il considère, selon un principe racialement hérité de la fin du XIX^e siècle, comme des compatriotes de sang expatriés outre-mer. Ainsi, comme un pendant aux mesures qui privilégient les *Bumiputera*, fils de la terre de Malaisie, le gouvernement taiwanais encourage les Chinois immigrés à un « retour à la terre natale ». Ainsi, de nombreux jeunes Sino-Malais, majoritairement étudiants, partent faire leurs études dans l'île avec l'idée qu'ils effectuent un retour, sinon à la terre de leurs ancêtres, du moins à leur culture d'origine. La première génération, qui arrive dans une société marquée par l'obsession de la perte du Continent et l'autoritarisme anti-communiste, tente d'abord de recréer une Chine mythique, notamment à travers la poésie, tout en se rapprochant du modernisme littéraire qui domine alors le monde des lettres taiwanais.

Quand Zhang Guixing, âgé de vingt ans, pose le pied à Taiwan en 1976, il arrive à un moment charnière. La chimère du retour culturel va bientôt s'évanouir devant les profondes mutations de la société taiwanaise : la levée de la loi martiale en 1987 et l'enclenchement d'un processus démocratique, l'accès au pouvoir de Taiwanais de souche et l'affirmation d'une conscience nationale séparée du Continent. Un tel renouvellement

du rapport au sol taiwanais, qui se reflète notamment, au niveau littéraire, dans l'affirmation progressive d'une littérature dite autochtone, va inciter les auteurs sino-malais à redéfinir leurs propres relations aux lieux et, par là, à leur écriture. Zhang occupe ainsi une position intermédiaire, entre le premier romancier sino-malais reconnu, Li Yung-p'ing, arrivé en 1967, dont l'œuvre hésite entre le fantasme d'une Chine culturelle, le Taipei urbain et son enfance malaisienne, et Ng Kim Chew, arrivé en 1989, dont le propos se veut résolument iconoclaste. Rejetés hors de leur Malaisie natale, en quête d'une terre ancestrale introuvable sur une île qui, elle-même, se cherche, ils errent entre ces trois mondes dans un exil sans terme – en cela, ils peuvent établir un parallèle entre leur abandon et la position d'intellectuels issus d'autres contrées postcoloniales, notamment dans le Commonwealth¹, par exemple V. S. Naipaul. Les auteurs sino-malais de Taiwan vont alors s'engager dans l'élaboration d'un espace littéraire dont le fondement même est la privation de sol. Ce changement radical de perspective appelle pour l'écriture un changement de moyens. Ainsi, outre les inventions narratives dont on décèle l'origine chez Joyce ou Faulkner, les auteurs font leurs choix esthétiques innovants de leurs contemporains, du réalisme magique sud-américain aux théories poststructuralistes les plus audacieuses, tout « le patrimoine hérétique transnational » comme le disait Pascale Casanova², le mieux à même d'exprimer leur rapport au monde et leur condition de déplacés.

1. De nombreux étudiants sino-malais étaient inscrits dans des départements d'anglais. Par exemple, Li Yung-p'ing fut traducteur littéraire d'auteurs anglophones, Zhang Guixing lui-même fut professeur d'anglais à partir de 1989.

2. Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Seuil, Paris, 2008 [1999], p. 454.

Nous irions jusqu'à dire que, chez Zhang Guixing, c'est cette absence de sol qui porte l'autonomie de l'espace littéraire. La création de ce microcosme qu'est le Bouk aux Sangliers au nord de Bornéo, de la fin des années 1930 à la fin de la seconde guerre mondiale, permet à notre auteur de se ressaisir des thématiques et de l'histoire propres à la littérature sino-malaise et, par là, de redéfinir son lieu d'énonciation (l'auteur a indiqué qu'il existe non loin de sa ville natale, Lutong, un lieu nommé « la cambrousse aux sangliers »). Le réalisme magique de Zhang parvient à un résultat auquel n'était jamais arrivé le réalisme primaire des tenants de la « couleur locale » : intégrer les Orang Minyak, Pontianak et autres créatures surnaturelles de la magie noire malaisienne, les perceptions intimes du réel opiacé, le réel émerveillé des enfants, dans un tissu narratif fidèle aux réalités matérielles et historiques du lieu. Et pourtant, à présent, l'élaboration de cette (sur)réalité n'aspire plus à l'enracinement, n'est commandée par aucun projet communautaire : il n'est plus question « d'édifier la tour de fer de la littérature sinophone des mers du Sud », selon l'expression des premières époques, encore moins de participer au corpus de la littérature nationale malaisienne (sans parler de celui de Chine continentale ou de Taïwan). La reconstruction de cet espace-temps dans les parages du réel tend vers une purification de l'espace littéraire, à l'aide de ces techniques hérétiques transnationales qui favorisent un peu plus son autonomie et le font entrer dans la zone franche de la République des Lettres.

C'est pourquoi l'on peut voir, dans cet abandon du réalisme, l'abandon de la vision politique dont il était l'instrument, et de sa perspective sur l'Histoire. Certes, le lecteur appréciera par lui-même le sens du détail historique chez Zhang, toujours significatif, jamais superflu (jusqu'à

la marque du vélo de Kwan la Face Rouge), ainsi que les caractères des personnages savamment conçus à partir de la spécificité de leur époque. Mais ces grondantes années 1940 sur lesquelles se détache le petit monde du Bouk aux Sangliers, le désastre de l'Histoire qui s'abat sur lui, ne donnent jamais lieu à un discours autre que celui de la fiction ; son propos ne ventriloque aucune cause annexe, c'est-à-dire « politique ». Ici encore, la réalité magique, grotesque, absurde, interrompt toute célébration d'un destin collectif pour laisser place au recul désenchanté sur une histoire toujours trop humaine. En effet, c'est toujours ce même regard désabusé qui l'emporte dans les principaux romans de Zhang, situés, précisément, aux moments clefs de l'histoire de la communauté sino-malaise. Qu'il s'agisse de l'insurrection communiste dans la province du Sarawak dans *La Harde d'éléphants*¹ (1998), de l'héritage de la migration et du système colonial dans *Le Calice des singes* (2000) ou, ici, de l'invasion de Bornéo par les troupes japonaises, les héros de la résistance nationale, les fondateurs de dynasties familiales, les chefs de la révolution sont tous de petits tyrans sanguinaires, filous, violeurs et assassins. Et si l'on peut parler de ces moments historiques clefs comme d'une matière malaisienne – quasiment au sens où l'on parlait jadis d'une matière de Bretagne, tant les auteurs sino-malais, sinophones aussi bien qu'anglophones, l'ont sollicitée² –,

1. Des extraits traduits de *La Harde d'éléphants* ont paru dans la revue *Jentayu*, n° 7, p. 111-127.

2. On retrouve dans *Pluie* de Ng Kim Chew la présence en filigrane de ces trois moments que sont la migration (la deuxième phrase du roman n'est-elle pas : « et déjà il a vu la haute mer »?), l'occupation japonaise et l'insurrection communiste. On perçoit, par rapport à Zhang Guixing, une nette divergence dans les options narratives. Elle vient, en partie, de la différence de génération que nous évoquions, mais aussi des choix quant aux moyens puisés dans le « patrimoine hérétique transnational ». Deux exemples de cette matière malaisienne abordée par les romanciers anglophones sont *Le tristement célèbre Johnny Lim* de Tash Aw et *Le Don de la pluie* de Tan Twan Eng, où l'épisode de l'occupation japonaise sert avant tout de cadre historique à des intrigues dont la construction et la langue restent relativement conventionnelles.

c'est justement par la subversion d'une telle matière, son détournement, que l'œuvre de Zhang acte la rupture et assume l'indépendance du discours littéraire.

Il y aurait tant à dire, enfin, sur l'intense travail de la langue auquel se livre Zhang – mais sans doute est-ce l'endroit où une traduction doit pouvoir parler d'elle-même. Contentons-nous donc d'indiquer dans quelle mesure la créativité linguistique de notre auteur s'inscrit dans le mouvement d'autonomisation de l'espace littéraire. Pour ce qui est de l'héritage de la révolution du vernaculaire, on pourrait voir dans le lien intertextuel constant avec *Le Voyage en Occident* une sorte de mise en abyme de cet héritage. C'est-à-dire que, d'une part, comme les modernisateurs qui désiraient alimenter le nouveau vernaculaire aux sources de ce grand roman populaire, Zhang lui emprunte directement un certain nombre d'images et d'expressions (un exemple parmi d'autres, dans la vision hallucinée de Tortue Molle, *les bancs de poissons noient leurs écailles, les oiseaux replient leurs ailes*); et d'autre part, simultanément, il mêle au quotidien de ses personnages des éléments vivants du texte, comme les surnoms que se donnent les enfants (Grand Sage, Bébé Rouge) ou leur cocasse représentation théâtrale, contribuant ainsi à ancrer historiquement le récit dans le moment même où l'idiome national était en train de se construire en référence à une culture vernaculaire. Cependant, à présent, la langue, pas plus que la réalité du réalisme magique, n'a pour horizon une communauté déterminée, elle a pour objet le seul monde de fiction qu'elle crée. La puissance d'invention linguistique doit pouvoir donner à ce microcosme son autonomie. Zhang y parvient notamment en jouant sur une gamme extraordinairement étendue de registres : il passe avec une maîtrise consommée de la langue verte du petit peuple de sabotiers, chasseurs, contrebandiers,

aux évocations en mode classique du paysage et des sensations, des jurons régionaux (ces rageurs *ham ga san!*, échos des langues du Sud qui nous ramènent aux particularités dialectales) aux caractères hapaxiques.

Mais sa singularité, son style, c'est sans nul doute la multiplication des images. Tout, ou presque, peut donner lieu à une métaphore, à une comparaison. On pourrait s'en tenir à ce lyrisme virtuose, mais, plus profondément, on peut aussi voir, dans ce foisonnement, le signe d'un doute radical quant à la capacité des mots à toucher les choses. Comme si l'écriture était pour toujours lancée à la poursuite d'une proie dont elle ne saisit jamais que l'ombre. Et cet au-delà du langage vers lequel semble tendre la langue de Zhang coïncide avec la recherche, chez celui qui a été privé d'appartenance au sol, d'un lieu originaire, d'avant toute détermination. La forêt vierge est ce lieu, depuis son premier roman *Le Chant de la sirène*¹. En ce sens, les écrits de Zhang ne signent pas tant un retour à une terre natale géographiquement déterminée qu'ils amorcent ce voyage vers une jungle qu'il nomme « mère de la terre » dans la préface au *Calice des singes*. S'il y a donc une langue maternelle à laquelle notre auteur aspire véritablement, c'est celle que parle cette jungle : voix naturelles immédiatement égales à elles-mêmes, supérieures par la grâce de leur communication transparente, inaltérables malgré la monstruosité des humains et leurs destructions, dans cet espace littéraire elles devront toujours avoir le dernier mot – la preuve, l'ultime parole du roman est un chant d'oiseau.

Pierre-Mong Lim

1. Nous exceptons les nouvelles de jeunesse, regroupées sous le titre *Tigre tapi*.

LES PIEDS DU PÈRE

Ce soir-là au crépuscule, quand Kwan A-hung se pendit sous le jaquier, un feu de plaine tournoyait dans les chaumes, une brume sale et poisseuse se répandit sur la campagne et engloutit la moitié de Krokop, le Bouk aux Sangliers. Un soleil rougeoyant flottait, strié par les vapeurs et les fumées, tel un banc de carpes dorées. Des éperviers bleus aux ailes de braises ardentes, qu'illuminaient les flammes élancées vers le ciel, volaient bas en cercle et fondaient sur leurs proies en fuite dans l'océan de feu. Les plaintes de dizaines d'oiseaux s'élevaient des bosquets, les plus sonores, les plus affligées d'entre elles étaient celles des grands coucals, immobiles au bout des branches ou recroquevillés sur le sol, ils regardaient brûler leurs nitées tout juste sorties de l'œuf ou en âge de s'envoler.

Les villageois allaient et venaient entre leurs champs, leurs vergers, leurs poulaillers, sans prêter la moindre attention au feu ni à ses lugubres hurlements, mais un vent de sud-ouest s'abattit sur le village et, en un rien de temps, la fumée ennassa les récoltes ainsi qu'une centaine de maisons sur pilotis, dans la panique ils prirent la fuite, la peur s'empara du bétail et des basses-cours, même les dîners eurent une odeur de brûlé. Les enfants du village exultèrent, retenant entre leurs doigts la bande de tissu de leur lance-pierre, tenant dans l'autre

main le manche taché de sang d'oiseau, ils bandaient l'élastique puis tiraient sur les volatiles fuyant l'incendie, sur les roussettes et les éperviers qui planaient bas avec arrogance. Les roussettes dont la membrane d'une aile avait été trouée par les gamins gisaient à leurs pieds, faces de renard écarlates toutes pleines de poils, aux grandes oreilles, elles poussaient vers eux des cris de rage terribles.

Certaines pierres lancées par les enfants dégringolèrent sur la tôle zinguée des toits des maisons dans un tintamarre strident et cristallin. Les villageois croyaient dur comme fer que ces pierres tombées du ciel sur leurs habitations n'attisaient rien de moins que la colère divine, appelaient les calamités, mais leurs sermons n'ébranlèrent nullement l'humeur taquine des garnements et leur instinct meurtrier.

Quand les fumées qui enveloppaient le domaine de Kwan A-hung se furent peu à peu dissipées, les gosses traversèrent la clôture et virent son corps sous le jaquier.

« Peh-youn », dit un enfant, un martin-pêcheur et une pie pendaient à son cou, « ton papa s'est pendu ! »

Assis à califourchon sur la branche d'un ramboutan, Peh-youn regardait au loin les flammes galoper dans les herbes comme des chevaux sauvages, les fumées l'avaient assailli à maintes reprises, il avait fermé les yeux, s'était bouché le nez, la suffocation avait eu beau le faire pleurer, il n'était pas redescendu. Voilà dix jours qu'il était là à épier les grands coucals, depuis le moment où ils rassemblaient des brindilles pour construire leurs nids jusqu'à celui où ils apportaient dans leur bec des insectes pour nourrir leurs petits. Ils nichaient cachés dans un bosquet sur une colline, un bois-de-fer argenté avait poussé qui, géant parmi les nains, dominait tous les autres arbres, les grands coucals se perchaient toujours dessus et feignaient de s'y délasser avant de revenir avec leur proie. Son père lui avait expliqué : le grand coucal est

d'une nature méfiante, dès qu'il s'aperçoit qu'on lorgne son nid, même si les petits sont déjà nés, il cherchera par tous les moyens à déménager ses pénates. Le feu avait gagné la colline, et Peh-youn voyait les grands coucals aller et venir précipitamment entre le bois-de-fer et les arbustes en poussant des cris déchirants.

A ce moment-là il aperçut, qui lui faisait signe de la main, l'enfant au cou paré des deux dépouilles d'oiseaux. Le martin-pêcheur au plumage de charmarre et la pie parfaitement blanche et noire. Suffoquant, le martin-pêcheur battait des ailes furieusement, en poussant des cris aussi déchirants que les grands coucals.

Quand Peh-youn et la bande de gamins arrivèrent sous le jaquier, son père avait déjà été décroché de l'arbre par les villageois, ils l'avaient étendu sur le sol, la fumée s'enroulait en volutes dans ses cheveux ébouriffés, sur son cou était imprimée la marque profonde de strangulation qui faisait comme une brûlure. La corde suspendue au tronc de l'arbre se balançait sous le vent brûlant du sud-ouest, un nœud coulant avait été noué à son extrémité. Cette corde, c'était celle que Peh-youn avait accrochée au jaquier un an plus tôt, il y avait arrimé un pneu en guise de balançoire. Le pneu avait perdu sa jante, les chevrons à la surface étaient effacés, Peh-youn calait son petit derrière sur le rebord intérieur et quand, les deux mains fermement agrippées au rebord extérieur, il se balançait, parfois son père tendait la jambe et d'une forte poussée du pied envoyait le pneu dans les airs, parce que son père n'avait pas de bras. Sans cette balançoire que Peh-youn avait accrochée, peut-être son père n'aurait-il pas pu se pendre sous le jaquier. Le sillon creusé dans le cou ressemblait à ces stigmates que les figiers étranglers laissent sur les arbres qu'ils parasitent et qui ne retrouveront pas leur forme originelle, il allait du cou jusque derrière l'oreille, on eût dit une douve

qui aurait protégé les remparts d'un visage aux reliefs accidentés.

Personne n'avait de doutes sur les circonstances de sa mort, même s'il n'avait plus de mains. Kwan A-hung avait grimpé sur le jaquier, enfourché la branche, avec ses orteils il avait dénoué le pneu et fait un nœud coulant où il avait passé son cou, tout ça, il l'avait fait à l'aide de ses deux pieds.

Kwan A-hung avait vingt et un ans quand il avait perdu ses bras, Peh-youn portait encore des langes. Au moment où son enfant avait fait ses premiers pas, A-hung avait déjà acquis une grande maîtrise de ses pieds. Le premier lance-pierre de Peh-youn, ce fut l'œuvre de son père. Accroupi sur le sol, il avait saisi un parang entre le gros orteil et le deuxième orteil de son pied droit et, dans une branche en forme de V prélevée sur un arbuste, il avait taillé une fourche à manche court. Il avait coupé deux morceaux de caoutchouc dans la chambre à air d'un vélo abandonné, arraché d'une vieille godasse un morceau de tissu, pris des mains de son fils quatre élastiques, et en un rien de temps il avait parachevé un lance-pierre prodigieusement meurtrier. Le père plaça une pierre dans la bande de tissu qu'il retint avec les orteils de son pied gauche, il maintint l'arme entre le gros orteil et le deuxième orteil de son pied droit, et tira sur l'élastique, le projectile fusa dans un sifflement, à faire rouler les pierres et se soulever la poussière. Le premier cerf-volant de Peh-youn, ce fut aussi l'œuvre de son père. Il avait commencé par allumer une cigarette occidentale, puis il avait coupé le manche d'un balai pour faire deux tiges de bambou, à l'aide d'une fine corde il avait conçu l'armature en losange, puis l'avait collée sur un papier de verre en forme de cerf-volant, il avait noué un fil, et au moment où il montrait à Peh-youn comment le manier, il tendit son pied pour faire tomber la cendre

de sa cigarette. Un jour, Peh-youn était alors âgé de sept ans, son père était assis sur l'escalier de la terrasse, son gros orteil et son deuxième orteil gauches soutenaient le fût d'un fusil de chasse à double canon, la crosse reposait entre ses jambes, le troisième orteil du pied droit pressa sur la détente, deux balles frappèrent en plein ventre deux sangliers qui, au grand jour, avaient envahi la propriété et cherchaient leur nourriture dans une plantation de manioc. Appuyé contre la fenêtre, Peh-youn avait vu le sang des bêtes, telles les nuées pourpres du couchant, teinter de rouge la moitié de la plantation.

Peh-youn aimait à s'asseoir sur le porte-bagages du vélo et sentir l'art de conduire de son père, fluide, souple, aérien. Au point du jour, celui-ci enfourchait la selle, ses plantes de pieds appuyaient sur les pédales et, la colonne droite comme la hampe d'un drapeau, les yeux fixés droit devant lui, il franchissait tous les obstacles, les contournait, parfois il redressait un peu le guidon avec ses pieds, filait ainsi jusqu'à son épicerie, *Chez King-hiin*. Peh-youn, agrippé aux ressorts de la selle, regardait le dos de son père pareil à une stèle, ses manches qui claquaient au vent, et une joie mêlée de tristesse submergeait son jeune cœur. Des berges du fleuve Krokop jusqu'à la route de terre jaune où se trouvaient les échoppes du village, le vélo filait comme le vent, les rayons des roues tourbillonnaient comme des faisceaux de lumière argentée, les jantes se trempaient de rosée, la chaîne tournait confusément comme les bronches d'un vieillard encombrées de phlegme pâteux. C'est seulement à l'approche de l'épicerie que le père levait et tendait le pied pour appuyer sur le frein.

C'était un vélo de la marque Raleigh, la dynamo était cassée, les phares aveugles, l'armature bancale, les pédales délabrées, il manquait un rayon, le garde-chaîne et le garde-boue étaient à l'agonie, de la selle craquelée sortait

un ressort, et pourtant, dès qu'il avait le temps, le père emmenait son fils sur cette ruine pour aller faire un tour dans les environs du village, dans la campagne envahie d'herbes folles, sur les berges du fleuve, sur les sentiers étroits jonchés de chaumes.

La première fois que Kwan A-hung et Peh-youn étaient montés sur cette butte, Peh-youn avait cinq ans. Elle était couverte de petites fleurs jaunes et blanches, tout autour il y avait des taillis, des marais, des flaques d'eau, des cratères, des arbres à feuillage persistant et des chaumes à perte de vue, là étaient enterrés des restes d'êtres humains et des ossements de bêtes, vaste et désolée le jour, traversée de rapides feux follets la nuit. Le père et le fils s'étaient arrêtés au sommet, A-hung en faisant la moue désigna du menton la bauge d'un sanglier sur l'autre versant de la butte, couverte par des fougères, des plantes grimpantes et un tas de branchages qui la protégeaient, onze ans plus tôt, dit-il, avec la mère de Peh-youn, ils avaient massacré une laie et ses six marcassins ; six ans plus tôt, à cet endroit, il avait terrassé un infâme monstre, engence de pirate japonais, qui terrorisait le village. Le père avait voulu que Peh-youn fermât les yeux, qu'il écoutât l'appel des herbes, des arbres, des insectes et des animaux, de la création entière. Le garçon obéit et ferma les yeux en souriant, ouvert à la mousson d'été du sud-ouest, à la mousson d'hiver du nord-est, il resta ainsi pendant cinq minutes au sommet de la butte. Il rouvrit les yeux, et son père lui demanda : Qu'as-tu vu ? Il secoua la tête. Son père lui commanda à nouveau de fermer les yeux. Au bout de cinq minutes, il demanda : Qu'as-tu entendu ? Peh-youn avait entendu, au loin, les aboiements des chiens et les piailllements des poulets, les appels des ouvriers foreurs, les cris des éperviers bleus et des oiseaux sauvages, le bruissement régulier des chaumes comme le ressac de la mer, les coups de fusils qui éclataient dans la jungle et son

père qui lâchait un pet. Celui-ci, toujours en faisant la moue, indiqua du menton un étang bordé de roseaux et d'orchidées sauvages, il y a, dit-il, un enfant accroupi dans les roseaux, avec une canne à pêche faite d'une branche pelée, qui pêche des *tenualosa* en se servant de sauterelles comme appâts, derrière l'enfant, dans un panier en rotin, il y a un poisson qui est encore en train de se débattre. Le père fixa son regard sur un caïlcédrat et déclara qu'il y avait un busard des roseaux perché au sommet en train de guetter l'apparition d'un dragon d'eau dans l'étang au loin. Du pied droit il montra des arbustes, derrière, dit-il, il y a un cratère fait par les Alliés lors de la seconde guerre mondiale, où hiberne un porc-épic mâle. Il scruta les alentours, il dit encore qu'autour de la butte, trois grands coucals transportaient des herbes dans leur bec pour faire leur nid, que deux sangliers à barbe fouillaient les berges d'un ruisseau sur le point de s'assécher, à la recherche de vers et de pupes d'insectes. Fronçant les sourcils, Peh-youn leva le menton, il regarda le visage de son père aux traits imposants comme une forte citadelle, il tira sur le parang accroché à sa ceinture comme si cela avait été sa main et lui demanda : Comment tu sais ça ?

Le père tapota l'épaule de son fils avec son genou en guise de main, Peh-youn, dit-il, tu es encore petit, un jour toi aussi tu sauras.

Juin 1952, les durians étaient mûrs, leur odeur, qui flottait dans le village, avait attiré les sangliers alléchés. Peh-youn et d'autres gamins avaient grimpé au sommet des arbres et sur d'autres endroits en hauteur pour assaillir les sangliers de leurs frondes, le déluge de pierres et les grognements des bêtes avaient effrayé les tourterelles et les pigeons qui, pour la ponte, avaient fait leurs nids sur les panneaux d'isolation de la maison sur pilotis de Kwan A-hung. Une centaine d'oiseaux s'enfuirent à tire-d'aile, ils disparurent parmi les arbustes et les arbres à

feuillage persistant. Quand Peh-youn et ses amis eurent fini de manger quelques durians, ils soulevèrent un panneau et entrèrent, ils aperçurent un coffre en bois pansu comme le ventre d'un bœuf, ficelé avec des cordes, en l'ouvrant ils découvrirent pêle-mêle des masques de *yôkai*, les monstres japonais, ainsi que des jouets. Sous un jaquier les enfants firent rôtir un pigeonneau, chacun s'était affublé d'un masque différent, bec d'oiseau et groin de cochon, œil unique et longue langue, crocs féroces et cheveux rouges, yeux de biche et bouche fardée, beau visage au sourire sournois, monstre hideux à face cruelle ; ils s'amusèrent avec des canons à air, des anneaux magiques, des sifflets en céramique en forme d'oiseau, des casse-têtes, des cochons embrassés ; par terre bondissaient et tressautaient par saccades, montés sur leurs ressorts, un criquet chanteur, un poulet sauteur, un lapin tambourineur, un bonhomme de neige espagnol avec son balai, un singe en tenue de voyage, un éléphant jouant à la balle...

Les enfants jouèrent de midi au crépuscule, sans se soucier du temps qui filait. Les feux de plaine obstruaient la voûte céleste, de chauds effluves galopaient, les fumées enveloppaient le ciel d'été, et toute chose entre terre et ciel était transfigurée. Le soleil calciné, bougie rouge sur le point de s'éteindre, était figé à l'horizon. Les nuages se coloraient de mille teintes, sauf de blanc. Une dizaine d'éperviers tournaient dans le ciel, on eût dit des pythons pourvus de plumes et d'ailes qui tiraient des langues fourchues comme des flammes. D'immenses arbres touchaient le ciel, renversés dans les airs, leurs racines fissuraient un firmament sec, brûlé, noir. Une centaine de maisons sur pilotis s'entassaient, comme des crabes attirés par la lumière, tournées vers le soleil qui peu à peu s'éteignait, on eût dit qu'elles voulaient offrir à l'astre plus de bois pour brûler. Les lampyres éclairaient par milliers,

par millions, les berges noires du fleuve, formant une longue et vaste lanterne à lucioles.

Au moment où les enfants rassemblaient du bois sec pour nourrir leur feu de camp sous le grand jaquier, Kwan A-hung ouvrit d'un coup de pied le portail de la clôture et, sans un bruit, sans un mot, marcha jusque sous l'arbre. Les enfants avaient toujours eu en terreur le patron sans bras de l'épicerie, enlisés dans les sables mouvants de la peur ils n'osaient plus faire un geste. A la lueur du feu, le visage d'A-hung paraissait tantôt tendu comme la peau d'un tambour, tantôt lugubre comme un rempart sur lequel flottaient des feux de guerre, tantôt blanchi comme les os, blanc comme cendre. Il scruta un à un les enfants immobiles, une petite fille qui tenait un cerf à ressort se mit à pleurnicher. Soudain Kwan A-hung alla vers un garçon déguisé en *yôkai* et de toutes ses forces il hurla : « Enlève ce masque ! Ouste ! Ouste ! Fous-moi le camp ! »

Les enfants ôtèrent leurs masques et s'enfuirent à toutes jambes. Durant les six mois et quelques qui restaient à vivre à Kwan A-hung, les petits camarades de Peh-youn ne franchirent plus le seuil de la maison. Durant ces six mois qui lui restaient à vivre, aux yeux de Peh-youn, son père sembla être devenu un étranger. Le matin, il prenait son vélo et filait à l'épicerie, il restait là assis devant le comptoir à fumer, telle une sentinelle qu'on relève très rarement. Les villageois disaient que ses yeux luisaient de l'éclat froid de deux lames, comme un air de meurtre indélébile qui aurait persisté après la fin de la guerre. A la nuit tombée, il s'asseyait sur la terrasse de sa maison et fumait une centaine de cigarettes, les yeux posés fixement sur la jungle paisible, jusqu'à minuit, et même jusqu'à l'aube. Dix jours plus tard, il attisa un feu ardent sous le jaquier et ordonna à Peh-youn d'immoler les masques et les jouets du coffre. Après sa mort, son

fil et les autres enfants revinrent sous l'arbre, parmi les cendres ils retrouvèrent les carcasses en métal des jouets espagnols, ils eurent la bonne surprise de découvrir que plus de la moitié d'entre eux, une fois le ressort remonté, bondissaient et tressautaient comme avant, toujours avec le même bruit mécanique, ils faisaient penser à des âmes de petits démons.

Après qu'il eut détruit par le feu ces jouets aux mystérieuses origines, le père de Peh-youn le réveilla plusieurs fois au beau milieu de la nuit, il ouvrait toutes les fenêtres de la maison et, avec sa lampe torche, balayait les alentours. Papa, tu as vu quelque chose ? demandait Peh-youn. Kwan A-hung s'arrêtait longtemps, puis il disait avoir vu un homme sans tête qui tournait autour du jaquier en jouant une comptine japonaise sur un harmonica brûlé. Une vieille femme aux cheveux blancs brandissait une longue faux à la poursuite d'une tête volante sans corps. Un escadron de soldats japonais à vélo passait en roulant sur un tas de cadavres d'enfants, les rayons des roues et les cadres se prenaient dans leurs entrailles et leurs membres. Peh-youn éclaira plusieurs fois les abords sombres de la maison, mais il ne réussit qu'à faire aboyer les chiens qui erraient dans la nuit.

Trois jours avant qu'il se pendre, son père était monté avec Peh-youn une dernière fois sur la butte. Il avait jeté un regard tout autour de lui, soudain il avait touché son fils du bout du pied en disant qu'un rônin du Soleil Levant, dépenaillé, traversait les roseaux, un katana à la main, et s'approchait pas à pas de la butte. Un garçon plus pâle que la pâleur était accroupi sur une branche de caïlcédrat, un parang et des flèches empoisonnées accrochés à la ceinture, une sarbacane sur l'épaule tel un hast, une baïonnette à vous glacer les sangs était attachée à la sarbacane, *clic-clac, clic-clac* il tenait entre ses doigts un instrument de musique métallique qui

imitait le criquet. Une femme aux bras parés d'anneaux en rotin avait sauté dans le cratère, armée d'un parang, pour occire une laie grvide, derrière elle s'attardaient un chien noir aux pattes de fumée, un coq sans tête et un cercopithèque.

Peh-youn observa calmement les alentours, partout ce n'était que brûlis et fumées, des grands coucals et des éperviers bleus planaient, les hauts arbres à feuillage persistant exhibaient en tous sens leurs branches dévorées par le feu, les touffes d'herbe verdoyantes attendaient, douces et chagrines, que les flammes viennent les lécher.

Il jeta un coup d'œil au sinistre visage de citadelle de son père, il baissa la tête pour regarder ses pieds.

Des poils noirs rêches et courts s'entremêlaient sur le dessus du pied, tendons et veines saillaient, le talon était épais, la voûte plantaire formait un bel arc, le cor de son gros orteil gauche ressemblait à un œil de poisson mort, ses orteils dépassaient à moitié de ses tongs, ils étaient grotesquement plus allongés que la normale.

Peh-youn n'oublierait jamais les soirs où son père plaçait ses orteils, faute de mains, devant la lumière de la lampe à pétrole et, sur la cloison jaunâtre et lézardée, faisait un petit théâtre d'ombres.

Il levait les pieds, alors, comme dix serpents sortant de leur trou, les dix orteils dansaient, tournoyaient sur le mur, ils prenaient la forme de toutes sortes de bêtes à plumes et à poils. Quand Peh-youn, gagné par le sommeil, sombrait dans le monde des rêves, il voyait son père, le corps ensanglanté, tendre deux mains squelettiques et représenter sur le mur une scène de bataille dans la jungle, emplie de fumée et de poudre, où brillaient les éclats de lames d'un combat sans merci, le sol jonché d'ossements blancs.

LES MASQUES

En l'an 1941 de notre ère, soit le 16 décembre de la trentième année de la République de Chine, soit le vingt-huitième jour du dixième mois du huitième tronc céleste dans le cycle sexagésimal, soit l'an 12 de l'ère Shôwa, soit cent ans après les guerres de l'opium, cent ans après la domination de Sarawak par le tyran blanc James Brooke, soit neuf jours après l'attaque de Pearl Harbor, dix mille soldats japonais embarquèrent à bord de leurs bâtiments de guerre, escortés par trois destroyers, quatre croiseurs, un chasseur de sous-marins, deux dragueurs de mines et deux avions de reconnaissance, ils partirent de la mer de Chine méridionale pour débarquer au nord-ouest de Bornéo, à Krokop, le Bouk aux Sangliers, petit village de pêcheurs qui produisait quinze mille barils de pétrole brut par jour. Il était quatre heures du matin, la mousson d'hiver amenait avec elle du nord-est une pluie diluvienne et des éclairs qui illuminaient d'antiques craquelures au firmament.

La foudre frappa deux soldats sur une échelle de corde, une lame de fond engloutit trois chalands de débarquement, les bourrasques poussèrent un canot pneumatique rempli de ces Monstres vers la mer de Sulu infestée de pirates, des rochers réduisirent en miettes deux caisses de mitrailleuses Arisaka type 92 et une

dizaine de mortiers. Pendant une fraction de seconde, le général Miyaguchi Kiyotaka, commandant en chef, darda ses petits yeux sur l'éclaireur, le deuxième classe Ito Hideo, qu'il envoya d'une gifle rouler sur le sable humide et froid, le général mit sa main droite en visière pour observer la terre désolée de Krokop rougie par les premières lueurs de l'aube. Un harmonica Suzuki, un seize trous diatonique pour le blues, s'échappa du barda d'Ito Hideo, le couvercle noir de suie tomba gueule ouverte sur ses bottes *tabi*, les cavités de l'instrument, pleines de cendres de cigarettes, geignirent. Ito se releva et, dans le même mouvement, ramassa discrètement l'harmonica qu'il fourra dans le sac à dos militaire 99 que les gars appelaient « sac-pieuvre », dont les tentacules flottaient en l'air, il caressa l'instrument à travers son imperméable afin de l'endormir paisiblement. Les puissantes rafales de la mousson traversaient le sac-pieuvre comme des fils de fer et effleuraient les anches de métal, d'où s'échappaient des mugissements de veau.

Au lever du jour, les corps des Monstres exposés au soleil sur les rochers furent recouverts par près d'un millier de milans sacrés, milans noirs, busards des roseaux, faucons pèlerins, corbeaux et mouettes, les oiseaux s'en retournaient dans la jungle emportant dans leur bec entrailles et morceaux de cadavres, quand un bout, grand comme la paume d'une main, tomba sur la terrasse de Tsing le Biscornu, celui-ci avait fini de fumer sa pâte d'opium et aperçut un nuage de poudre noir sortant de la bouche de son fusil Johnson M. 1941 accroché au mur, sur le canon scintillait une longue et mince Voie lactée, toute constellée d'étoiles, traversée par dix balles Mauser pointues qui filaient comme des météores. Le Biscornu sortit sur la terrasse, flaira, lécha le morceau de chair, sans pouvoir déterminer sa provenance, il frappa dessus, et son coup de poing fit apparaître un petit homme

bien formé, qui hurla deux phrases dans la langue des Monstres et s'enfuit dans les fourrés de chaumes. Trois ans et huit mois plus tard, Tsing le Biscornu se lancerait dans une chasse aux Monstres à travers la jungle, son fusil Johnson bringuebalant violemment à son épaule, une fois encore un nuage de poudre noir sortirait de la gueule du canon, libérerait des ondes de mort que seul le Biscornu pouvait sentir, il saurait que devant lui l'ennemi était en fuite. Les rots et les pets des Monstres sentaient la poudre, les émanations de la pisse et des merdes semées le long du chemin avaient l'odeur des confiseries aux haricots rouges qu'ils aimaient tant et des Three Castles, leurs cigarettes roulées préférées, rien n'échappait aux sens du fusil de Tsing. Une dizaine de corps de Monstres dérivèrent jusqu'à l'embouchure de la Krokop, la danse de mort des crocodiles marins qui, tournant sur eux-mêmes, emportaient leurs proies au fond de l'eau, terrifiait les villageois, l'un de ces reptiles, gavé, était mort subitement au pied de la maison sur pilotis de Tortue Molle Tsîn, celui-ci retira des entrailles de la bête un casque japonais type 90 couleur vert-de-gris et le nettoya avec l'eau du fleuve, il comptait le troquer contre quelques boulettes d'opium auprès de Tzo Da-dy, voilà deux jours qu'il n'avait rien fumé. Son fils de neuf ans prit une tenaille pour arracher un croc de la denture thécodonte du crocodile, il releva la tête, jeta un coup d'œil à son père et lui prit le casque des mains pour s'en coiffer. Tortue Molle vit le casque posé sur la tête de son fils se calcifier, se transformer en crâne, il l'entendit prononcer quelques phrases incompréhensibles dans cette langue de Monstre.

Calamiteux fut le débarquement, il s'en fallut de peu que le général ordonnât qu'on fusillât Ito Hideo, lui qui avait marché en éclaireur, qui avait sillonné Bornéo dix-huit années durant. Douze jours plus tard, Ito et

une trentaine de soldats allèrent à bicyclette arrêter les membres du Comité de sauvetage de la patrie et des réfugiés, A-hung et le chef des gamins du village, Tso Roi des Singes, étaient en train de sarcler les mauvaises herbes dans le verger de Fortune Ng, le roi du durian, les Monstres mangeaient les ramboutans offerts par le propriétaire, assis sous un cocotier, Ito entonna sur son harmonica *La Marche de la marine impériale*, ensuite l'air de *Battôtai*, puis les comptines *Le Désert sous la lune*, *Couchant, crépuscule* et *Rouge libellule*, quand il eut fini, A-hung comprit, à sa grande stupeur, que ce joueur d'harmonica n'était autre que le vendeur ambulancier qu'on appelait Kobayashi Jirô avant le débarquement des envahisseurs. Le deuxième classe Ito Hideo portait la casquette saure et l'uniforme kaki, un fusil Arisaka type 99 accroché à l'épaule et, à la ceinture, l'étui de son revolver Nambu 14 ainsi qu'une cartouchière en cuir ; le vendeur ambulancier Kobayashi, lui, allait vêtu d'un short et d'un débardeur tout tachés de graisse, traînant des socques en bois, les cheveux en brosse taillés à la diable, les poils de barbe hirsutes, il portait sur son épaule une grosse perche en bambou, longue de plus de cinq mètres, entaillée de dix-huit encoches auxquelles étaient attachées dix-huit cordes de chanvre, plus d'une centaine d'articles en tout genre y étaient suspendus : vêtements, bracelets, boucles d'oreilles, épingles à cheveux, colliers, chapeaux et paniers en rotin, torchons, mouchoirs et tissus, spatules, confiseries, jouets, masques de *yôkai*... Il serrait entre les doigts un harmonica à seize trous sur lequel il jouait des ballades et des comptines du Japon, tantôt tristes, tantôt joyeuses, les enfants et les prostituées japonaises l'adoraient. L'esprit alerte, les mains habiles, il tressait des insectes et des quadrupèdes en rotin qu'il distribuait à la marmaille ; Kobayashi Jirô gardait en lui la candeur de l'enfance, s'affublait de masques en plastique aux mille

et une faces, *kappa*, bec d'oiseau et crâne enfoncé, *kasa-obake*, monstre-parapluie à l'œil unique et à la langue pendante, *tengu*, chien céleste à face rouge et au long nez relevé, *tanuki*, mi-raton laveur mi-blaireau, renarde à neuf queues, séductrice au sourire ensorceleur, et il poursuivait les enfants qui s'enfuyaient, effrayés. Kobayashi Jirô avait la bonhomie et la bienveillance d'un Bouddha, il savait qu'il vendait de la camelote et troquait volontiers avec les villageois, il arrivait avec sa perche chargée d'articles et repartait avec une perche chargée de courges amères, de mangoustans, de poissons frais, de viande de sanglier. Une dizaine de gamins, bras dessus bras dessous, vingt petites pattes au ras du sol, se faufilaient, toujours plus vite, se mettaient à la queue leu leu pour former un millipède et un centipède qui s'étiraient, se rétractaient, accéléraient, ralentissaient, s'enroulaient sur eux-mêmes, se tendaient, suivant Kobayashi tout le long de la rue, on eût dit un de ces Indiens charmeurs de serpents, ou le joueur de flûte de Hamelin. A l'approche de la nuit, Kobayashi se rendait dans le quartier des lanternes rouges, avec ses échoppes en planches, sur les bords de la Krokop, son pas s'alentissait comme une balle quand elle pénètre dans l'eau, il devenait d'humeur romantique, se sentait abeille butinant dans un jardin, il jouait avec une emphase pathétique *Fleurs sous la pluie nocturne*, l'air qui rameutait à coup sûr celles que l'on appelait les Karayuki-san, les « demoiselles des mers du Sud ». Une dizaine de filles assises sur un banc relevaient le bas de leur kimono et, tout comme si l'on avait tiré un filet de pêche, allaient au-devant de Kobayashi et de sa perche, elles disaient avec une courbette aux clients : « Veuillez nous excuser, Monsieur Kobayashi est arrivé, attendez un peu, je vous prie. » Il les appelait l'une après l'autre par leur prénom galant : Momoko, Kyôko, Kiko, Naoko, Kanako ; tout ce que vous désirez, Kobayashi l'a en

boutique : rouges à lèvres, savons parfumés et pendentifs, épingles à cheveux, boucles d'oreilles et peignes, tasses à thé, bols, baguettes, cuillères, de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs. Les tractations une fois finies, il jouait des airs du Japon, c'était là le terminus de Kobayashi Jirô.

Enfant, A-hung avait troqué des durians sauvages contre trois billes et deux masques en plastique de *yôkai*, il dévisagea à plusieurs reprises ce Kobayashi assis sous le cocotier. Quand le deuxième classe Ito Hideo, autrement dit le marchand ambulancier Kobayashi Jirô, croisa le regard d'A-hung, il glissa sa main dans le dos et sortit de son sac-pieuvre un masque de *tengu*, à la volée il le mit sur son visage, de la poussière s'envola du masque, qui ne fit plus qu'un avec la face d'Ito, les veines battantes, les yeux féroces, il dardait ses regards sur A-hung, il porta l'harmonica à sa bouche et joua l'air de *Kagome Kagome*. A-hung rit par-devers lui : Kobayashi, pas besoin de te cacher, tu aurais beau être réduit en cendres, on reconnaîtrait toujours ton harmonica tout noir, tes serres de rapaces et ta tête de nœud quand tu joues. Ito, ou Kobayashi, continua à jouer, ses yeux lançaient des éclairs, il porta à nouveau la main à son sac à dos et, d'un geste, un monstre-parapluie apparut, il entonna l'air de *Tōryanse*. A-hung jura tout bas : Kobayashi, pas besoin de te cacher, tu aurais beau être réduit en cendres, on reconnaîtrait toujours tes dents moches, ta paire de cannes ridicules et ton air idiot quand tu joues. Au milieu de *Tōryanse*, les Monstres formèrent les rangs pour partir, Ito se fondit dans la troupe, il tira un masque de *kappa* de son barda et le passa à l'arrière de son crâne, peut-être avait-il compris qu'A-hung n'était pas le seul à l'avoir reconnu, le chef des gamins Tso Ta-tsi et le maraîcher Fortune Ng s'étaient aussi moqués de lui en le pointant du doigt. A-hung avait dit : « Alors Kobayashi, comment

ça va depuis la dernière fois, tu aurais beau n'être plus qu'un tas de cendres, on reconnaîtrait toujours ton oreille à moitié bouffée par un singe, ton dos bossu comme un vieux cocotier et ta dégaine quand tu marches. » Deux mois avant que Kobayashi disparaisse sans bailler un seul adieu, un jeune mineur chinois avait échangé un cercopithèque contre une casserole et un débardeur, Kobayashi avait attaché une corde de chanvre au cou de l'animal et l'avait juché sur son épaule libre, mais le singe à longue queue, tel un lion en cage, allait et venait le long de la perche, pour la grande joie des enfants, la gaule leva la tête, puis releva le derrière, et les vêtements, les jouets, les ustensiles de cuisine se répandirent à terre, Kobayashi balança une baffé au primate, lequel se mit en colère, il lui mordit l'oreille gauche et, après bien des efforts, en arracha la moitié. Le marchand, résigné, relâcha son prisonnier, avec en prime un caramel mou. Après avoir recouvré sa liberté, le singe tenta de s'intégrer à la colonie de cercopithèques de Krokop, mais il ne fut pas admis, il avait emporté avec lui un masque de démons subtilisé sur la perche.

L'un des fondateurs du Comité de sauvetage de la patrie et des réfugiés, Sîm Maigrezo, héros de la guérilla des Hauts Plateaux, l'Unité spéciale Z composée d'Anglais, d'Américains, d'Australiens et de Néo-Zélandais en lutte contre les Japonais, apprit deux jours plus tard qu'Ito Hideo, jadis Kobayashi Jirô, était l'un de ces commerçants japonais de Bornéo qui s'étaient soudain évanouis dans la nature avant l'arrivée des Monstres. Quelques jours après la disparition de Kobayashi, Tzo Da-dy, le grand chasseur de sangliers, Buffle-Lingot-d'Or, le patron de la bijouterie *Le Lingot*, le menuisier Ko Lai, le roi du durian Fortune Ng, Ti Crocodile Kim, l'as du fusil Tsing le Biscornu, Tortue Molle Tsîn, le vendeur de reptiles, ainsi qu'A-hung, se trouvaient soit à la fumerie publique,

soit chez eux en train de faire cuire la pâte d'opium clandestine, qui empestait l'urine, fourguée par Plat-Pif Tsiou ; ils virent par leurs fenêtres la fameuse perche de cinq mètres bondir dans les airs, entraînant à sa suite une ribambelle de *tanuki*, *kasa-obake*, *tengu*, *kappa*, renardes à neuf queues, poursuivis par ces demoiselles des mers du Sud toutes nues. Plus tard, une flèche empoisonnée allait ôter la vie à Kobayashi et l'on ignorerait où sa tête avait bien pu passer, un corps décapité apparaîtrait dans le village, au-dessus du cou tournoierait son harmonica, d'où s'échapperaient par moments des notes nostalgiques. Tso Ta-tsi, un bâton en palissandre de trois mètres sur l'épaule, conduisit sa bande de copains à l'herboristerie tenue par Ozawa Kameda pour chercher Kobayashi, mais ils trouvèrent portes et fenêtres closes, nulle âme qui vive. Ta-tsi en fut fort marri, il se gratta l'oreille, déposa sur le sol son bâton de trois livres censé être la canne en fer cerclée d'or du Roi des Singes, puis il partit avec sa troupe à la recherche du professeur Hsiao au pied du morne Canada. Suite à l'attaque de Pearl Harbor le 7 décembre, le Bouk aux Sangliers avait eu vent de la nouvelle que dans sept jours au plus tôt, quinze jours au plus tard, la grande armée des Monstres allait se déployer vers le Sud pour s'emparer du pétrole de Bornéo, ce jour-là, le cours de Maître Hsiao portait sur le quatre-vingt-septième chapitre de *L'Investiture des dieux*, « T'u Hsing Sun et son épouse meurent au combat », et le cinquante-neuvième chapitre du *Voyage en Occident*, « Où la route de la Triple Corbeille est barrée par les montagnes de feu ; où Souen Wou-kong agite un moment l'éventail en feuilles de bananier », les enfants l'écoutaient toutes oreilles dehors, mais le professeur avait brusquement mis fin à sa leçon et déclaré que les Monstres allaient venir, malheur aux intellectuels, il avait interdit aux enfants de l'appeler « Maître Hsiao », il faudrait dire

désormais « Pépé Hsiao », ou « Bon-Papa Hsiao », ou « Papy Hsiao », ou « Vieux Hsiao ». Ce Pépé Hsiao-là ne connaissait que quelques caractères faciles, il avait peu étudié et ne savait pas lire non plus les stèles des tombes. Rude devait être l'existence de ce Vieux Hsiao, il plantait quelques rangées de légumes par-ci, pêchait quelques poissons par-là, si les soldats tâtaient ses paumes et qu'ils les sentaient lisses, délicates comme des pétales de fleurs, au mieux ils le fusilleraient ou le décapiteraient, sinon ils lui feraient subir les pires tortures, désormais Pépé Hsiao allait sarcler les herbes, couper du bois, que ses mains se couvrent de cals. Les Monstres étaient le mal incarné, une fois que le Grand Duc Chiang aurait restauré la Voie du Ciel, que le Roi des Singes, Grand Sage Egal au Ciel, aurait déchaîné ses pouvoirs, une fois les Monstres exterminés, on reparlerait plus en détail de ce voyage en Occident et de l'investiture des dieux.

A la tête d'une trentaine de gamins, Tso Ta-tsi se dirigea vers le morne Canada, à mi-chemin ils aperçurent Maître Hsiao debout sur un coin de terre abandonnée, il coupait les mauvaises herbes à l'aide d'un petit parang, ses moustaches et sa barbe volaient au vent, les enfants craignirent qu'il ne les coupe avec les herbes. Ses mollets disparaissaient parmi les fourrés, Maître Hsiao avait noble allure, on eût dit un Immortel chevauchant les nuées colorées. Jamais les enfants ne l'avaient vu s'abaisser à des tâches triviales, ce ne devait pas être de la sueur qui coulait de son front, mais les précieuses émanations de sa belle tête d'érudit. Il connaissait les histoires du Grand Sage renversant le Ciel, du Grand Duc Chiang chassant le dernier roi des Shang, il savait donc à coup sûr où étaient partis Kobayashi le marchand ambulante, Oshida le marchand de bois, Kameda l'herboriste, Watanabe le dentiste, Sasaki le photographe. Maître Hsiao jeta un coup d'œil à ses paumes pleines d'ampoules et ses doigts

ensanglantés par les ronces, il agita son parang, signe qu'il voulait que les enfants rentrent chez eux. Il ne pipa mot et les enfants n'osèrent pas le questionner davantage, mais le plus jeune, Hui le Batave, qui s'imaginait être Nata réincarné, s'obstina, il voulait aider le professeur à couper les herbes. Avec Ko Grande Perche, celui qui disputait à Tso Ta-tsi le titre de chef de bande et qui, s'intitulant Yang Eul-lang, avait dessiné sur son front, à la craie de cire, un troisième œil qui ressemblait en fait à la vulve d'une chienne, ils conseillèrent à Maître Hsiao de prendre une houe et un râteau, car c'étaient de lourds outils qui donnaient rapidement des cals.

En 1909, une poignée d'hommes du Soleil Levant avaient émigré à Sarawak où ils défrichèrent les terres incultes pour y planter des hévéas. En 1911, année de la chute de la dynastie des Tsing, l'entrepreneur Shimamoto Ishii loua aux rajahs blancs de Sarawak une concession de mille sept cents acres pour une plantation d'hévéas, son entreprise s'implanta à Samaraban, elle eut sa propre zone d'administration, ses commerces, son école primaire, sa pharmacie et son dispensaire. En 1929, le Japon était en train de consolider sa richesse nationale et de préparer son armée, un ministère d'outre-mer fut secrètement mis sur pied, afin de capter les ressources naturelles à l'étranger, des habitants d'Okinawa, des durs à la tâche ceux-là, émigrèrent à Bornéo où ils ouvrirent de petits commerces. A-hung, quand il était enfant, flânait dans le village avec son père, le fils ceint d'un petit parang, le père d'un grand parang, avec une hotte en rotin dans le dos, A-hung adorait le regarder qui, avec les autres villageois, arrêté aux échoppes de ces hommes du Soleil Levant, gesticulait pour discuter le prix des chaussures, des tissus, des vélos et des machines à coudre, c'est ainsi qu'A-hung avait appris quelques phrases de leur langue barbare. Son père, Kwan la Face Rouge, la première fois

qu'il était venu musarder dans l'une de ces boutiques, avait eu le coup de foudre pour un vélo de la marque Fuji, il passait la main sur le guidon, les phares, la sonnette et la selle en lui susurrant de douces paroles. Mais il n'était pas le seul à être tombé amoureux de l'engin, les aborigènes, les mineurs, les coolies javanais avaient eux aussi succombé à son charme, ils tendaient leurs mains pleines de graisse et de rudes callosités pour en tâter la selle, saisir le guidon, de sorte que son père n'en avait pas la jouissance exclusive, et quand le boucher Lee Gras du Bide, qui ne sentait pas la rose, jouait avec la dynamo de la roue avant, c'était comme s'il outrageait la belle dans sa pudeur, le père ne desserrait pas les dents de colère, il emprunta de l'argent à Lam Ban-tsing, patron de la scierie *La Sempervirente*, et, avec la sainte intention de racheter la liberté d'une esclave, il fit l'acquisition du vélo. Tout juste après l'avoir acheté, il ne se résolut pas à l'enfourcher, il laissa A-hung s'asseoir sur le porte-bagages, puis le poussa jusqu'à la maison en sifflotant, on eût dit qu'il ramenait une jeune mariée chez lui. Quand Ozawa Kameda, spécialiste en acupuncture, moxibustion et phytothérapie, vit Kwan la Face Rouge lui amener son fils sur la bicyclette pour guérir un rhume, il le remercia avec force courbettes sans lui demander un sou. Le père et le fils furent arrêtés en chemin par Sasaki, gérant de son propre studio de photographie, celui-ci déplia le soufflet qui ressemblait à un accordéon et, *clic-clic*, prit une photo souvenir, laissant A-hung et son père tout ébaubis d'une pareille faveur ; on raconte que le guide des Ginrin, l'unité à bicyclette qui allait débarquer à Krokop, ne fut autre que l'adjudant Sasaki. Watanabe, le dentiste, emprunta le vélo pour faire une fois le tour du village. Oshida, aux bras épais comme des boas constrictors et qui aurait coulé un sampan rien qu'en posant le pied dessus, traînait son chariot à quatre roues, homme de peu de paroles, bien

qu'il sût le hakka, il montra du doigt le vélo Fuji en disant : « Si j'avais de l'argent, j'en achèterais un aussi, pour mon bois. » Et quand Kobayashi Jirô aperçut le vélo, comme s'il avait vu une locomotive à vapeur, il cria deux fois *tchou-tchouuuuuu! tchou-tchouuuuuu!* et se mit à jouer l'air de la comptine *Poot-poot, voici le train.*

Kwan la Face Rouge emmenait A-hung sur son vélo faire des tours dans le Bouk aux Sangliers, il passait sur les berges de la Krokop, devant les maisons closes japonaises du quartier aux lanternes rouges, les Karayuki-san étaient là, assises serrées les unes contre les autres sur des tabourets bas ou figées dans des fauteuils en rotin, yeux plissés, bouche pincée, elles ressemblaient à des crocodiles sous le soleil, un homme s'approchait, la masse des corps s'agitait, chacune cherchait à happer le client pour l'entraîner à l'intérieur. A-hung avait l'impression que quand son père traversait cette rivière aux crocodiles qu'était le quartier des lanternes rouges, le vélo cahotait un peu plus que la normale. Tso Ta-tsi lui avait dit qu'un soir, il avait vu le Fuji posé sous le caïlcédrat d'une maison close. L'admiration se peignait sur son visage, il ne le raillait pas, même les Blancs, les grands et fringants Anglais, garaient leurs jeeps et leurs véhicules tout-terrain devant les bordels, ivres morts, ils entonnaient *God Save the King* et ces demoiselles leur mettaient le grappin dessus, entraînant joyeusement leur proie au fond de leur repaire. Si les enfants comparaient le quartier à une rivière infestée de crocodiles et les Karayuki-san aux reptiles, c'était parce que Ti Crocodile Kim avait inventé cette comparaison. Celui-ci avait un faible pour la viande de l'animal, il avait tué trente-sept crocodiles marins, dont on trouvait les trente-sept peaux et les trente-sept crânes dans sa maison ; deux ans plus tôt, un matin, il se promenait sur la berge quand une de ces bêtes avait happé la main droite d'une lavandière japonaise, Ti Kim

s'apprêtait à dégainer son parang, mais une Karayuki-san qui était en train de se laver les cheveux plongea dans l'eau avant lui et, brandissant son épingle à cheveux en métal, elle creva l'œil de la bête, sauvant ainsi la vie de l'autre femme. Quinze jours plus tard, Ti Kim tomba par hasard sur le même crocodile, l'épingle était restée plantée dans son orbite, il l'abattit de deux coups de fusil dans la tête, puis le dépeça, le fit bouillir et partagea le festin avec les villageois, il enveloppa soigneusement l'épingle dans un morceau de tissu déchiré, il coucha avec l'héroïque demoiselle tueuse de crocodile, qui était grande de taille, et leurs ébats terminés, il piqua l'épingle dans la chevelure de jais. Ti Kim, Tzo Da-dy, Tortue Molle, Ko Lai, Fortune Ng, Tsing le Biscornu, Plat-Pif Tsiou et les autres n'avaient pas aussi bonne mémoire que Kobayashi, pour eux il y avait des filles en kimono, lourdement fardées, coiffées de hauts chignons, qui étaient soit petites, soit grandes, soit maigres, soit grosses, ils ne faisaient pas la différence entre Kawano et Koizumi, Kôka et Kuki, Ti Kim s'inspira donc de la classification occidentale des crocodiles pour classer les filles en fonction de leur taille et de leur corpulence. Les jeunes crocodiliens, dans leur première année, mesurent entre soixante et cent vingt centimètres, trois Karayuki-san correspondaient à cette description, elles mesuraient moins d'un mètre cinquante. Les crocodiliens subadultes mesurent entre cent vingt et cent quatre-vingts centimètres, chez les Karayuki-san il y en avait treize qui mesuraient un mètre cinquante et des poussières. Les crocodiliens adultes dépassent cent quatre-vingts centimètres, on en comptait huit chez les filles dont la taille était d'un mètre soixante et quelques. Enfin, il existe des crocodiliens géants dont la taille est extraordinaire : il y avait une fille qui mesurait plus d'un mètre soixante-dix. Quant aux crocodiliens nouveau-nés tout juste sortis de

l'œuf, ils mesurent à peine soixante centimètres, vingt ans auparavant il y avait eu une Karayuki-san qui faisait moins d'un mètre trente. Leur nombre fluctuait entre les trois principales catégories, au maximum elles étaient trente, de morphologies similaires, qu'elles grimacent, sourient ou se mettent en colère, elles paraissaient toutes sorties du même moule, on les distinguait à peine les unes des autres quand elles étaient pomponnées et revêtues de leur kimono, quand elles étaient en costume d'Eve, il n'y avait rien en trop, rien en moins, tout était là, à l'instar des planches rabotées par Ko Lai le menuisier. Pour ce qui est du crocodile géant et du nouveau-né, il n'y en avait eu qu'un seul spécimen de chaque, et chacune avait vécu une romance, l'une avec Ti Kim, l'autre avec Kobayashi.

Quand Ti Kim piqua l'épingle dans les cheveux noirs du crocodilien géant, il vit couler deux traînées de chaudes larmes sur son visage, alors il les lécha, comme un bébé qui tète. Elle s'était soudain jetée au creux de sa poitrine, lâchant la bonde à ses pleurs qui avaient ruisselé le long des poils du poitrail de Ti Kim et inondé son entrejambe. Depuis ce jour, quand il faisait l'honneur d'une visite au bordel, il apportait toujours deux morceaux de porc salé, quelques boîtes de fruits en conserve, des œufs frais, des brochettes de fruits, un bol de soupe aux quatre simples ou à la chair de serpent, en silence il déposait tout cela au chevet de sa crocodilienne chérie et, une fois les câlineries terminées, en silence il repartait ; cela dura jusqu'à ce que les Monstres occupent le Bouk aux Sangliers. Avec les autres clients, elle faisait l'amour sans bruit, mais avec Ti Kim, c'était une exception. Ils ne parlaient pas la même langue, chacun ignorait le prénom de l'autre, mais ses grognements à lui et ses gémissements lubriques à elle portaient en eux, tel un fœtus mal formé, leur chair et leur âme.

Il y a vingt ans, à l'époque où le crocodilien nouveau-né avait débarqué à Krokop, Kobayashi s'était mis à jouer *Fleurs sous la pluie nocturne* avec une emphase plus douloureuse. Son vrai nom était Hanabata Nami, elle était frêle et délicate, on eût dit une écolière de dix ans, elle venait de Sandakan, quartier général des Karayuki-san, butée, orgueilleuse, elle n'acceptait que les Occidentaux et les Chinois, et refusait son commerce aux Malais, Javanais et aborigènes. Kobayashi lui offrait les meilleurs tissus, les plus beaux bijoux, la fine fleur des produits de beauté, il accrochait sa longue perche dans la galerie de la maison close, s'asseyait sur un tabouret, prenait l'harmonica et jouait l'un après l'autre des airs du Japon qui faisaient languir les filles : *La Sérénade de Tôkyô*, *La Charrette par nuit de brume*, *Nuit de Chine* brisaient le cœur de ces demoiselles des mers du Sud. Aux premières lueurs de l'aube, elles se retrouvaient sur les berges pour bavarder, faire leur toilette et laver leurs vêtements, Kobayashi s'asseyait sous deux cocotiers au bord du fleuve, en face des filles qui jasaient entre elles avec insouciance, il regardait l'eau couler, couler loin en direction du nord-ouest, des deux mains il portait son harmonica à la bouche et, comme à l'adresse des montagnes nuageuses, des plaines et des vallées de son pays, il entonnait encore une fois des airs qui plongeaient les filles dans leurs pensées, elles chantonnaient à voix basse *Lune sur le palais en ruine*, *Rêve en bateau sur le lac Tai*, *Brise printanière et pluie d'orage*... Hanabata Nami s'asseyait à côté de Kobayashi, tantôt elle le regardait, tantôt elle fixait des yeux la Krokop, elle soupirait, le front appuyé contre ses mains, et chantonnaient sur l'air de l'harmonica, les villageois qui passaient sur leurs chaloupes et leurs sampans relevaient leurs rames pour écouter, fascinés, tous disaient que Kobayashi jouait bien et que Nami chantait mieux encore. Un après-midi,

Nami et deux autres Karayuki-san passèrent par l'épicerie *Au Bonheur* de Sîm Maigrezo, un jeune Javanais aux bras ornés de roses tatouées lui pinça les fesses deux fois, Kobayashi, de retour chez l'herboriste Kameda, déchargea ses marchandises et prit une autre perche de bambou vert, longue elle aussi de cinq mètres, puis marcha jusqu'à l'épicerie de Sîm, il s'accroupit comme une grenouille à l'entrée, sa perche à la main, gratta ses cheveux à la brosse douteuse qui ressemblait à un cimetière abandonné balayé par une bourrasque de mousson, ses petits yeux noirs s'accrochaient nerveusement aux gens qui allaient et venaient, au bout d'une demi-heure il mit le bâton sur son épaule et s'en alla au café d'où montait une clameur, il vit le Javanais aux deux bras tatoués de roses assis à la terrasse de Lolo Brioché, il leva sa perche et lui asséna un coup sur la tête. Le jeune homme, étourdi par l'attaque, s'empara d'un petit tabouret en bois et d'une chaise en fer pour riposter, Kobayashi jeta sa perche et prit ses jambes à son cou, enfila les venelles où le flot de passants se tarissait et disparut des rues de Krokop. Le lendemain, avant le lever du jour, il quittait le village avec Nami et on ne les revit plus, certains disaient que c'était une fugue amoureuse, d'autres que le marchand ambulancier avait racheté la liberté de Nami. Un an et demi plus tard, le choléra ravagea le Bouk aux Sangliers, emportant plus de deux cents vies, Kobayashi, perche à l'épaule, ramena le corps de Nami, il l'enterra sur le flanc du morne Canada. Sur cette perche qui lui avait servi à transporter Nami, il pratiqua dix-huit encoches, y suspendit une centaine d'articles divers et variés, puis il se remit à jouer de l'harmonica à travers le village.

En 1880, les Karayuki-san avaient émigré un peu partout en Asie du Sud-Est, l'argent de leur traite apportait un soutien considérable au Japon dans sa guerre contre la Russie. En 1911, quand Krokop se mit à produire du

pétrole, ces demoiselles des mers du Sud ne tardèrent pas à rappliquer. Les billets de banque des colonies du Détroit que les michés tels que Ti Kim ou Tzo Da-dy dépensaient chez la gent crocodilienne, l'argent du prêt que le père d'A-hung avait contracté pour son vélo Fuji, la menue monnaie qui servait à Tso Ta-tsi et sa bande pour acheter masques et jouets, tout cela contribua à la formidable puissance de feu grâce à laquelle l'armée impériale envahit la région. Kameda l'acupuncteur et Watanabe le dentiste aimaient aller jeter leur ligne dans le port, ils discutaient de leurs prises avec les pêcheurs du village, ils mesuraient aussi la profondeur en eau du port, ce qui permit à la marine japonaise d'y jeter l'ancre ; Sasaki le photographe faisait maintes promenades en montagne, maintes sorties en mer, il prenait des clichés en noir et blanc de femmes splendides et d'animaux dans des attitudes majestueuses, son méticuleux travail exposé dans la vitrine de son studio était laissé à l'admiration des villageois, mais il envoyait aussi la topographie des lieux au quartier général de Tôkyô. Les marchands ambulants Oshida et Kobayashi avaient arpenté les ruelles sordides et la campagne, ils se rappelaient les adresses mieux que le facteur, et mieux que des boas savaient la taille des porcs, des moutons et de la volaille de chaque maison. Avant l'invasion du 16 décembre 1941, ces Japonais et les Karayuki-san quittèrent précipitamment le pays, trois ans et huit mois plus tard, Maître Hsiao donnerait son ultime leçon à l'ombre d'un upas, il commenterait le quatre-vingt-neuvième chapitre de *L'Investiture des dieux* : « Le dernier roi des Shang fait éventrer trois parturientes », l'épisode du *Voyage en Occident* où Huit Tabous transformé en silence s'ébat avec les filles de la grotte aux toiles d'araignée, il se rappellerait l'obscène brutalité des Monstres, la fausse compassion de Kameda et de Watanabe, la feinte humilité d'Oshida et de

Kobayashi, la mort tragique de la moitié de ses élèves, alors il cracherait du sang, les enfants s'alarmeraient et, deux heures plus tard, il trépasserait brutalement.

Trois mois après qu'ils eurent débarqué, une troupe de Monstres, accompagnés de Kobayashi, se rendirent chez le Biscornu pour prélever l'impôt de six dollars par tête, celui-ci avait senti le vent et s'était carapaté, assis sur la terrasse les soldats tiraient avidement sur les Three Castles roulées qu'ils avaient extorquées, Kobayashi jouait de l'harmonica accroupi sous des festons de grands carthames et d'ipomées à fleurs rouges, il avait fini de jouer deux airs quand, *boum*, il s'écroula, les quatre fers en l'air, les membres tout raides, une flèche empoisonnée était plantée dans son cou, il était toujours dans la position du joueur d'harmonica. Les soldats mitraillèrent à l'aveuglette avec leurs Arisaka 92, puis quittèrent les lieux en hâte, quand ils revinrent, la tête de Kobayashi avait été tranchée, et l'harmonica avait disparu on ne sait où.

LES JOUETS

Neuf jours après la neutralisation de Pearl Harbor, les Monstres n'eurent à gaspiller que deux balles pour abattre les hommes employés aux feux de navigation sur la rive, Krokop tomba et Sarawak fut occupé. Le gouverneur de l'Etat, Vyner Brooke, troisième de la lignée des rajahs blancs, aussitôt qu'il vit ces monstres de Japonais arriver, abandonna le peuple en emmenant femme et enfants, ainsi que les fonctionnaires anglais et occidentaux, se réfugier en Australie. A Sarawak, on leva une armée de volontaires, on constitua de bric et de broc des unités de combat, de garde-côtes, de policiers, de pompiers, criant des ordres comme chez les petites éclaireuses, les fusils, les Mauser et les pétoires maison furent réquisitionnés, ainsi que les lances, les boucliers en bois et les parangs, on se prépara à résister à l'invasion barbare, mais une fois que l'armée impériale eut débarqué, on jeta les uniformes, on déposa les armes et l'on s'enfuit dans la jungle, l'armement tomba dans l'escarcelle des sociétés secrètes, des collectionneurs, du Parti communiste de Sarawak et de la guérilla antijaponaise formée par Tzo Da-dy et ses hommes. En 1945, les Alliés, Australie, Nouvelle-Zélande, Angleterre et Etats-Unis, repoussèrent l'armée japonaise avec l'aide de la guérilla, Vyner Brooke abdiqua alors son pouvoir sur Sarawak et, comme Ulysse rentrant

à Ithaque, il s'en retourna dans son pays natal, tous les soirs assis à côté du poêle dans son appartement de Londres, les joues éclatantes de santé, rouges comme les callosités aux fesses des singes, il se rappelait ses quatre cents coups dans les îles de l'archipel malais et des Indes néerlandaises, il s'imaginait transformé en arbre à durians, dans ses branches des singes se livraient à une bacchanale, au-dessous une harde de sangliers fouillait la terre, c'était un tumulte de cris, un beau rêve éveillé. Vyner avait hérité du goût de l'aventure de son père, Charles Brooke, le deuxième rajah blanc, qui lui-même l'avait hérité de son oncle maternel, James Brooke, le premier rajah blanc.

James était né en 1803 aux Indes britanniques, son père était magistrat à la haute cour de la Compagnie des Indes orientales, dans son enfance il vagabonda à travers le pays, à douze ans il suivit son père qui retournait en Angleterre, là il chassa tous les animaux imaginables, monta à cheval, but beaucoup, composa des poèmes, féru d'Orient, il haïssait l'école, son rêve était de naviguer, à seize ans il s'enrôla dans l'armée et à dix-huit il fut promu enseigne de vaisseau dans la marine, quand, en 1824, la Birmanie envahit la province de l'Assam, James prit la tête du bataillon du Bengale pour résister à l'ennemi, mais une balle lui perfora le poumon gauche, il fut rapatrié en Angleterre pour être soigné. Le héros mélancolique et blessé resta alité plus d'une année, il se souvenait qu'après avoir reçu sa blessure, on l'avait allongé dans une pirogue qui avait navigué trois jours durant sur le Yarlu Tsangpo, le temps d'arriver à Calcutta, les soldats lui avaient fait fumer huit boulettes d'opium pour apaiser la douleur, de chaque côté du fleuve les arbres s'affaissaient comme une coulée de boue, un nuage de petits insectes vrombissants tournoyait puissamment autour de la pirogue, il était si gigantesque

qu'il avait l'impression que c'était un troupeau de buffles qui lui tournait autour en bondissant ; un casque militaire égaré flottait au fil de l'eau, il glissa vers lui, se transforma en deux tortues d'eau douce, qui rampèrent sur les deux paumes de ses mains, ses doigts devinrent aussi humides que leurs pattes, ses paumes aussi dures que leurs carapaces, ses deux majeurs se tendaient et se rétractaient comme leurs têtes ; il entrecroisa ses dix doigts au niveau de son entrejambe et les deux tortues s'accouplèrent. Un martin-pêcheur se posa sur sa poitrine, il emporta dans son bec la balle logée dans le poumon, *piouuuuu*, une deuxième balle fendit l'air et vint se ficher dans le poumon, le martin-pêcheur picora son thorax ; il s'envola, un paon arriva à tire-d'aile, il emporta la balle dans son bec, *piouuuuu*, une nouvelle balle fendit l'air, et le paon picora son thorax ; il s'en alla, vint un éléphant qui traversait le fleuve, il lui fouilla la poitrine de sa trompe et emporta la balle, puis une autre balle fendit l'air, et la trompe laboura ses poumons ; l'éléphant s'en alla, un tigre du Bengale bondit du haut d'un arbre, de ses crocs il broya ses côtes et lapa la balle, et *piouuuuu*, encore une balle, le tigre dévora son torse, la balle avec ; une vapeur ensanglantée s'échappa de la plaie, la jungle sur chaque rive s'empourpra, les balles emportées par le martin-pêcheur, le paon, l'éléphant et le tigre allèrent se perdre en sifflant dans les violents tourbillons couverts de brumes épaisses. Sa mère était écossaise, elle avait le nez camus et les yeux bleus, frêle de constitution, elle déposa la balle dans un écrin en verre de la taille d'un œuf qu'elle enfila sur une chaîne en or, passée au cou de James la niche pendait sur sa poitrine velue. Ses grandes sœurs, quatre femmes dignes des romans de Jane Austen, apprirent que leur jeune frère avait été inconscient dans une pirogue, en proie au délire, parlant seul dans son sommeil, qu'il avait fumé

huit boulettes d'opium et s'était masturbé deux fois afin d'atténuer la douleur aiguë, elles conçurent pour lui une admiration sans bornes. James s'éveillait tous les jours à l'aube, c'était comme si on avait coupé son poumon au couteau, il fumait de l'opium, s'accoutuma. L'aînée de ses sœurs ne voulait pas qu'il reparte à l'aventure sous les tropiques, elle montrait la balle dans l'écrin en verre et le plaisantait : Cette balle-là, on l'a retirée de la tête d'un renard que tu avais tué à la chasse, celle qui était dans ton poumon, les médecins n'ont pas osé l'extraire, de peur que tu perdes trop de sang. Quand, terrassé par le feu dans sa poitrine, il fumait sa pâte d'opium, il voyait une sangsue incrustée dans la balle, gorgée de sang sa taille décuplait et elle s'endormait profondément dans un lobe obscur de son poumon, un renard s'allongeait sur son thorax, une expression de haine sur le visage, à son front une balle avait creusé un trou sanguinolent. Le récit de sa grande sœur le turlupinerait toute sa vie, et toute sa vie la balle le mettrait au supplice, toujours en proie à de fortes fièvres sous les tropiques, il contracterait la variole, la malaria, allait mourir et ressusciter. Pendant sa convalescence, James dévora les livres de Sir Thomas Stamford Raffles et de Thomas de Quincey, il les prit pour modèles. Raffles avait débarqué à Singapour en 1823, il importa de l'opium d'Inde, constitua des réserves et les écoula à bas prix en Asie du Sud-Est et en Chine, ce qui déclencha les guerres de l'opium ; dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium*, de Quincey décrivait l'obscénité et la dépravation des opiomanes chinois, de telle sorte que James éprouvait pour ses frères en addiction un sentiment d'amour mêlé de haine, inextirpable, dont il ne put se défaire jusqu'à la fin de sa vie. Cette balle raviva ses rêves de conquêtes orientales, elle alluma aussi en lui le désir de rejouer les guerres de l'opium, sur une plus petite échelle, avec les mineurs chinois.

En 1835, son père mourut, James investit l'héritage considérable qu'il lui laissait dans un deux-mâts de cent quarante-deux tonneaux, six canons de six livres, quatre pierriers, toutes sortes d'armements militaires et un équipage de dix-neuf hommes. En 1838, il fit route vers l'archipel malais, grâce à la supériorité des forces navales des colonies britanniques du Détroit, il aida le sultan de Brunei à mater une rébellion, en 1841 il était intronisé premier rajah de Sarawak, à la tête d'un minuscule royaume au nord-ouest de Bornéo. Puis il se proclama roi et, brandissant l'oriflamme de la lutte contre les pirates, il extermina les nobles guerriers de chaque tribu, suivant l'exemple de Raffles, il légalisa la prostitution, le jeu et l'opium, son territoire s'étendit rapidement, la dynastie Brooke était née, elle allait régner durant un siècle sur Sarawak, jusqu'au débarquement des Monstres en 1941.

En 1830, un groupe de mineurs d'ascendance chinoise traversa la frontière de la province de Kalimantan pour venir à Sarawak, ils prospectèrent des filons d'or à Bau, une bourgade perdue dans la campagne, dont ils acquittèrent plus tard les droits d'exploitation auprès du gouvernement de James Brooke. D'autres mineurs chinois affluèrent d'un peu partout, tous plébiscitèrent un talentueux jeune homme, Liou San-bang, pour qu'il devienne leur chef, celui-ci mit sur pied les « Douze Clans » et planifia la prospection. Liou San-bang était un Hakka originaire de la ville de Lukfung dans la province de Canton, d'une bravoure et d'une sagacité hors du commun, expert en boxes dites de la « piste effacée des disciples du Bouddha » et de la mante religieuse, à douze ans il avait émigré au-delà des mers pour travailler à la mine de Pontianak à Kalimantan, il en avait été chassé suite à des ennuis avec la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, alors, prenant la tête d'un groupe de mineurs chinois il était remonté vers le nord à Bau. Les Douze Clans payaient

chaque année au gouvernement de James la capitation et le bail, mais ils édictaient leurs propres lois et battaient monnaie, suivaient un entraînement militaire, car tout membre était soldat, cette petite principauté de quatre mille âmes vivait en autarcie, hors du contrôle du rajah blanc et de ses représentants. Quand James Brooke envoya une expédition punitive contre les tribus rebelles et les pirates, Liou San-bang fournit un bataillon de trente hommes, ils étaient disciplinés, preux, trempés, intrépides, ils réalisèrent exploit sur exploit, suscitant l'admiration de James en même que sa jalousie, il devait prendre ses précautions avec ce petit royaume dans le royaume. Au mois de janvier 1857, James Brooke fit mander Liou San-bang et ses acolytes au palais. Liou arriva tout sourire avec une montagne de présents pour cette première rencontre : de chatoyantes soieries indiennes de Surate, du duvet de cygne gaufré, des tissus écarlates, du Gunpowder chinois, des gâteaux, des biscuits et autres douceurs, des jujubes, des confitures et des sirops, du gingembre mariné, trente-six bouteilles de whisky écossais et deux grands coffres de jouets venus de Chine et d'Occident. James était drapé dans l'uniforme de la Royal Navy : chemise blanche, jaquette d'enseigne de vaisseau de la marine britannique, le pantalon tiré à quatre épingles, la cravate au vent, il se tenait très droit, le genou gauche légèrement fléchi, dans la pose classique du fier conquérant.

« Monsieur Liou, en 1848, combien de personnes y avait-il dans vos Clans ? fut sa première question, qu'il posa par l'intermédiaire de l'interprète.

— Environ six cents, fit répondre Liou. Pour le chiffre exact, il faudra que je vérifie en rentrant.

— Cette année-là, à combien s'est élevée la taxe que tu payais sur l'opium ?

— Soixante onces d'or, dit Liou. Je vous avais acheté soixante balles d'opium brut, chaque balle pesait un kilo

six cents, cela faisait quatre-vingt-seize kilos en tout.

— Et à présent, combien êtes-vous ?

— Quatre mille cent treize personnes.

— La population a beaucoup augmenté, pourtant l'année dernière tu n'as acheté que trente balles d'opium brut et tu n'as acquitté que trente onces d'or en taxe ; ça n'augmente pas, non, ça baisse, qu'est-ce qui se passe ?

— *Ah-ya!* L'argent passe entièrement en cigarettes et alcools occidentaux, en paris et en femmes, dit Liou San-bang en faisant un geste d'impuissance. Ils ne fument plus, qu'y puis-je ?

— J'ai comme le soupçon que tu fais venir clandestinement l'opium de Singapour. »

James regarda les palmiers et les filaos au-dehors, son attention fut attirée par un milan sacré en chasse dans le ciel, l'oiseau se laissait bercer par les courants d'air chaud avec grâce, avec calme, comme s'il était endormi. James se souvint de son portrait, récemment peint par Sir Francis Grant à Londres, de sa pose, un très fin sourire aux lèvres, le regard perdu vers de lointaines contrées inexplorées, il avait l'air d'un héros romantique, nimbé d'une aura de mystère. Il était satisfait de ce portrait, très satisfait. Après sa mort, cette peinture de James fut accrochée à la National Portrait Gallery de Londres, offerte à une éternelle admiration. « Et j'ai aussi dans l'idée que tu fais venir clandestinement de Singapour des armes, de l'alcool et du tabac.

— Votre Excellence, ne prêtez pas foi à ces calomnies...

— Je vais augmenter le prix de votre bail, votre capitation et la taxe sur l'opium », conclut James, il tendit son genou plié et tourna le dos à Liou. « Je te ferai connaître le montant exact dans quelques jours. Tu peux t'en aller.

— Votre Excellence, les hommes des Clans ont tendance à se cabrer, nous avons collecté pas mal de taxes...

— Tu peux t'en aller. »

Le lendemain, un envoyé de James informa Liou San-bang que le bail et la capitation resteraient inchangés et que la taxe sur l'opium deviendrait fixe, de soixante onces d'or par an, avec interdiction faite aux Douze Clans d'exporter l'or ; quant à la contrebande d'opium, elle serait punie d'une amende de cent cinquante livres. Le 17 février, Liou San-bang prit la tête d'un bataillon de six cents mineurs chinois, ils embarquèrent sur leurs navires de guerre, armés de fusils Mauser, de fusils de chasse, de lances et de sabres, et attaquèrent de nuit le palais de James, tuant quelques fonctionnaires anglais, pendant trois jours ils occupèrent Kuching, la capitale de Sarawak. Prenant le commandement d'une armée de dix mille hommes composée de Malais et de chasseurs de têtes indigènes, James contre-attaqua, Liou périt dans la bataille, les mineurs prirent la fuite, les Douze Clans furent noyés dans le sang, deux mille six cents émigrés chinois, femmes, enfants et vieillards compris, furent massacrés. Ce n'est qu'un mois après avoir maté la rébellion que James prit le temps de faire l'inventaire des cadeaux de Liou. Gardant pour lui le tabac et l'alcool, il distribua le reste à ses subalternes, les deux coffres de jouets, grands comme des cercueils, étaient cerclés de plaques en cuivre et solidement ficelés avec des cordes de chanvre, il fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour en forcer l'ouverture, le premier était rempli de jouets chinois et occidentaux, dans l'autre, ce n'étaient qu'or et balles d'opium : cent onces d'or, cent kilos d'opium.

« De Quincey disait vrai, ces Chinois, c'est tout sournoiserie et entourloupe, et que je fais les choses par-derrière, et que je parle fort, perfide et égoïste, c'est vil, c'est bas ! s'emporta James. Liou San-bang, espèce de vaurien, avec tes yeux de porcelet et ta natte en tire-bouchon ! Sale bouffeur de rats, sale bouffeur de chiens et

de chats, sale bouffeur de mille-pattes! Avec ton haleine méphitique! Tu ne pouvais pas parler clairement, on n'en serait pas arrivés là! »

PARANG

Le parang, long couteau à la lame recourbée comme une lune, est utilisé par les aborigènes de l'archipel malais; on l'appelle « couteau barbare » en chinois; il s'apparente à la machete des Indiens d'Amérique, au golok des Philippines, au bolo indonésien, au kamilan des pirates de Sulu, au coutelas de montagne des aborigènes de Taiwan. La longueur varie, elle peut aller de trente à quatre-vingt-dix centimètres, voire plus. La lame se divise en trois parties : la pointe, effilée, sert à peler; le milieu, épais, en forme de hache, sert à couper le bois, à briser les os; la base, fine, est pratique pour la gravure. Le fil de la lame est arqué, son dos est concave, la pointe est plus large et plus épaisse que la base, quand on le manie, le poids se porte à l'extrémité, de sorte que la coupe de membres ou du bois est sûre, et qu'il est facile de tirer et de ranger le parang. La garde, l'emmanchement et la lame sont d'un même tenant, le fourreau est en bois, la poignée en corne ou en bois dur.

Pour les populations aborigènes de Sarawak, le parang est un outil quotidien de base, il a aussi été une arme sacrée dans la guerre contre le colonisateur blanc et l'envahisseur japonais.

A seize ans, il prit un parang long et coinça deux parangs courts couleur aubergine dans sa ceinture, prêt à

s'enrôler dans la grande équipe de chasseurs de sangliers de Tzo Da-dy. Un corbeau, tel un cerf-volant dont le fil s'est brisé, s'abattit aux confins de l'horizon, il sentit l'odeur de mort dans le bec et les serres de l'oiseau noir.

A-hung venait d'inscrire à son tableau de chasse le premier sanglier à barbe de sa vie. C'était par un après-midi humide, le bruit des sabots d'une harde résonnait dans la campagne, ils pataugeaient à grandes éclaboussures dans l'eau. Son père lui avait dit qu'à son dix-huitième anniversaire, il lui offrirait un parang long et un fusil de chasse à canon simple, et qu'à la saison de la traversée des sangliers ils partiraient chasser à l'affût. Son père était le meilleur pêcheur de Krokop, il avait apporté aux villageois une antique technique de pêche à la senne, quand il ramenait son filet, les grands poissons pris au piège martelaient son ventre, ceux qui sautaient au-dehors giflaient son visage, ses lèvres étaient bleuies par les contusions, ses joues rougies comme s'il y avait étalé un fard, d'où son surnom de Kwan la Face Rouge, certains l'appelaient Kwan-kung, le dieu de la guerre à face rouge, ou général Kwan. Mais s'il était maître dans l'art de pêcher, il ne l'était pas dans celui de la chasse au sanglier, A-hung ne crut donc qu'à moitié à la promesse de son père. Il n'en pouvait plus d'attendre. Tzo Da-dy recrutait les membres de sa grande équipe de chasseurs, il en avait déjà engagé neuf, qui avaient autour de vingt ans, parlant peu mais bien, quand ils ronflaient vous eussiez dit des obus qui sifflaient, leurs corps portaient plus d'une cicatrice, visible ou secrète, laissée par quelque bête sauvage, un couteau ou une balle. L'année précédente, à la même époque, Buffle-Lingot-d'Or avait forgé une chaîne en or de six onces, il voulait que Tzo Da-dy emmène son fils de quinze ans chasser dans la jungle, Da-dy et ses hommes avaient rapporté le corps, la poitrine ravagée par un sanglier, désormais